

THIBAUT PRUGNE

Le Parfum des grandes Vacances



M MARGOT



Je me souviens que mon histoire a le parfum de l'été, et du soleil qui caresse la peau. Elle a l'odeur de l'herbe coupée, du linge qui sèche au fond du jardin, et la couleur des coquelicots. Mais je ne sais plus vraiment comment elle débute. Peut-être est-ce ce matin où l'autocar nous a déposées, maman et moi, au chemin de la Valette ; quand elle m'a pris la main pour m'emmener chez pépé Léon...

C'était pendant la guerre. Mon père était parti aux premières neiges dans son beau costume tout vert. Un de ceux qu'on met les jours de défilé pour épater les majorettes. Nous l'avions attendu plusieurs printemps, et puis comme les hirondelles ne le ramenaient pas, maman avait dû aller travailler loin d'ici. Bien au-delà des montagnes et de la mer, là où même les enfants parlaient une langue que je ne comprenais pas.





« Tu seras bien chez pépé Léon » m'avait-elle dit en me prenant la main. Puis nous avons marché jusqu'au bout du chemin. Au loin, sa cabane flottait au milieu des champs comme un phare sur l'océan. Je me souviens des papillons qui clignotaient au soleil et du bourdonnement des abeilles. Il en avait de la chance pépé Léon de vivre ici...





n m'avait souvent parlé de ce monsieur un peu dingue qui habitait loin de tout et de tout le monde. Qui avait planté sa boîte aux lettres à mille pas de sa maison pour ne pas croiser le facteur, et qui bavardait avec les oiseaux à longueur de journée.

Certains ont peur des monstres cachés sous leur lit, des sorciers et des vampires qui hantent les nuits obscures des livres pour enfants. Moi, j'avais peur de mon pépé Léon.

« Bonjour papa, qu'est-ce que tu fais ? lui avait demandé ma mère en arrivant devant chez lui.

– Ça ne se voit pas ?! Je fabrique une machine à renoyauter les olives et je mange un bout de pain » lui avait-il répondu. À ce moment-là, j'ai décidé que je l'aimais bien, pépé Léon.

C'est peut-être ici que commence mon histoire.





Léon parlait peu. « Un silence vaut mille mots, disait-il, et ça ne fait pas peur aux oiseaux ! » Pour seule compagnie, il avait une poule, qui pondait six œufs par semaine, une chèvre, qui produisait dix litres de lait par mois, et une vigne pour faire le vin qu'il ne buvait qu'à Noël. Dans son jardin, il avait dix-huit carottes, cinq tomates, huit pommes de terre, sept oignons et trois poireaux ; de quoi faire huit soupes par mois. Mais comme lui était déjà très fort, et que sous sa carapace, il y avait un cœur grand comme le ciel, il me donnait toujours plus de soupe et me laissait l'œuf.

Je lui disais que s'il continuait, il allait devenir tout petit, mais il s'en moquait. Il me répondait que de toute façon, en vieillissant, on rétrécit comme une chaussette bouillie dans une lessiveuse.









Pépé Léon faisait partie de ces gens qui
aimeraient que rien ne change jamais.
Qui ne veulent pas refaire le monde,
juste vivre au milieu et l'écouter respirer.



Je me souviens que dans mon histoire, il y avait cette matinée où les oiseaux piaillaient derrière la cabane. Je m'étais approchée sur la pointe des pieds, et j'avais aperçu Léon qui accordait un appeau à mésange. Il soufflait dans un bout de sureau, et, aujourd'hui encore je le jure, les oiseaux lui répondaient. Ils semblaient l'aider à trouver la note exacte, le cui-cui parfait qui leur permettrait de discuter ensemble. Chaque fois qu'une mésange chantait, Léon affinait un peu plus le bois de son sifflet.

J'avais l'impression d'assister à une symphonie, de celles qu'on rencontre dans les livres pour enfants où il n'y a ni sorciers, ni loups-garous, mais des princesses qui chantent et dansent avec des animaux. Alors je ne sais plus trop pourquoi, mais j'ai ouvert les bras et je me suis mise à tourbillonner.

Je me souviens des feuilles du vieux frêne qui scintillaient au soleil, de la fraîcheur de la rosée qui caressait mes mollets et du son des pétales de coquelicots qui valsaient au vent.

Lorsque j'ai franchi l'angle de la maison, tout s'est arrêté. Léon me regardait en souriant.

« J'ai cru revoir ta grand-mère, me confia-t-il. C'était une sacrée danseuse tu sais ! »

À ces mots, tous les oiseaux se sont envolés ; comme si entendre sa voix leur avait rappelé que Léon était un humain.

Pépé a déposé l'appeau à mésange dans ma main.

« Il est à toi. Mais dis-toi bien qu'un jour ou l'autre, les gens qui ne savent pas parler aux oiseaux te prendront pour une foldingue. »

Ce qu'il ignorait, c'est qu'à partir de cet instant, j'aurais tout donné pour être folle comme lui.

En y réfléchissant, je me demande si ce n'est pas là que débute mon histoire.





« Regarde cette chaise, m'a-t-il dit un jour. Elle me tracasse ; elle m'en fait voir de toutes les couleurs. »

Je ne comprenais pas bien.

« C'est une très belle chaise mais je ne m'assieds jamais dessus. J'ai essayé de la mettre ailleurs, mais je n'ai jamais envie de m'asseoir dessus. Je ne m'assieds qu'à table pour boire ma soupe mais à table j'ai déjà une chaise, et elle est encore plus jolie que celle-ci. Alors je me demandais... Si je nouais une corde de chaque côté, est-ce que tu serais d'accord pour faire de la balançoire avec cette chaise ? »

Une balançoire, c'est comme un nounours en guimauve, un petit chaton ou la mousse au chocolat de maman ; ça ne se refuse pas. Mais je ne pouvais pas imaginer ce que celle-ci apporterait avec elle...

Les grandes personnes pensent que les amours d'été n'ont pas d'importance, que le cœur des enfants est ainsi fait que l'amour s'en échappe aussi vite qu'il y est entré.

C'est pourtant bien là que je l'ai rencontré.

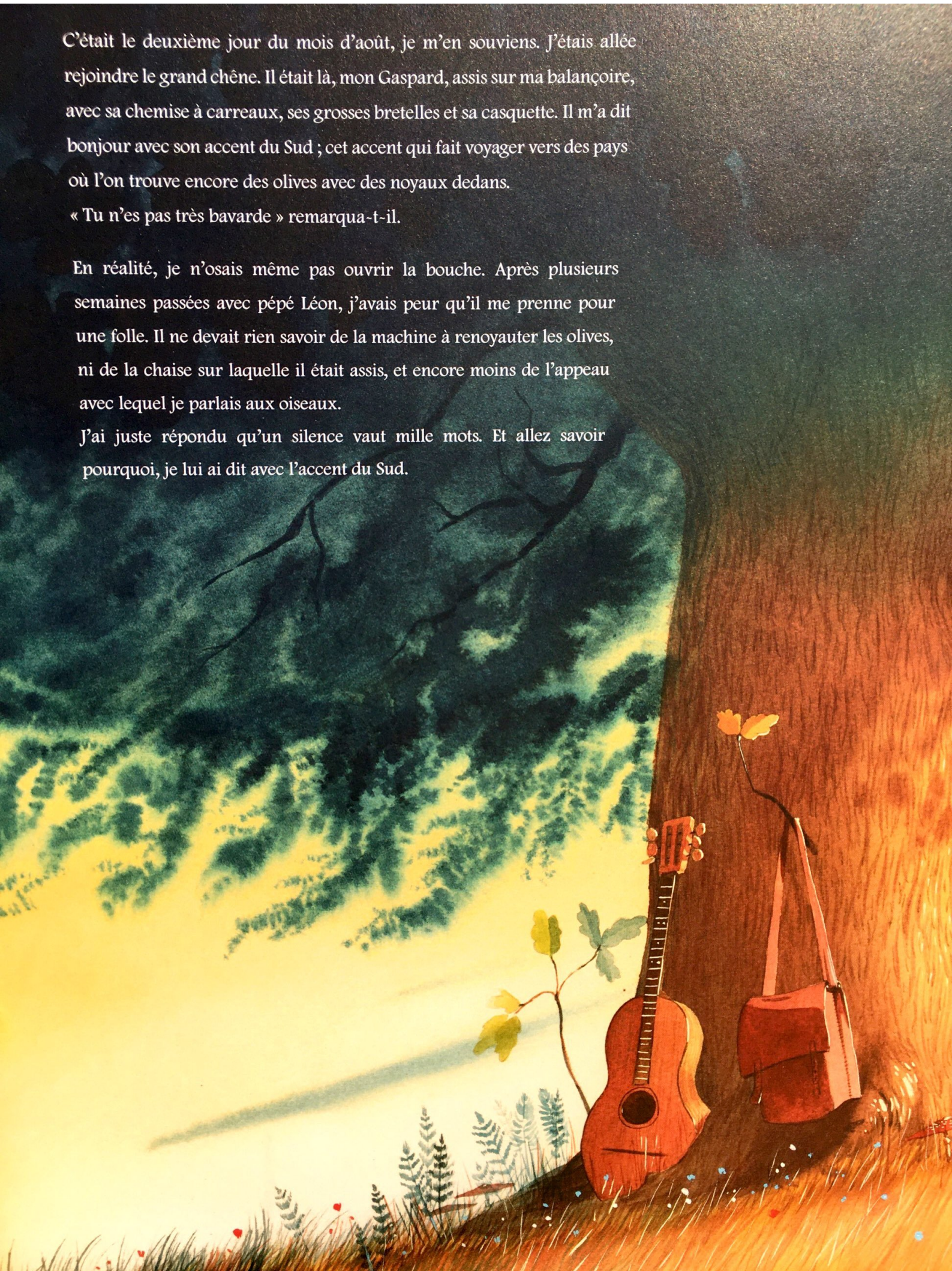


C'était le deuxième jour du mois d'août, je m'en souviens. J'étais allée rejoindre le grand chêne. Il était là, mon Gaspard, assis sur ma balançoire, avec sa chemise à carreaux, ses grosses bretelles et sa casquette. Il m'a dit bonjour avec son accent du Sud ; cet accent qui fait voyager vers des pays où l'on trouve encore des olives avec des noyaux dedans.

« Tu n'es pas très bavarde » remarqua-t-il.

En réalité, je n'osais même pas ouvrir la bouche. Après plusieurs semaines passées avec pépé Léon, j'avais peur qu'il me prenne pour une folle. Il ne devait rien savoir de la machine à renoyauter les olives, ni de la chaise sur laquelle il était assis, et encore moins de l'appeau avec lequel je parlais aux oiseaux.

J'ai juste répondu qu'un silence vaut mille mots. Et allez savoir pourquoi, je lui ai dit avec l'accent du Sud.







es parents de Gaspard étaient arrivés deux ans plus tôt pour construire un barrage dans la vallée. Un barrage, c'est un immense mur très moche et très gris qui transforme les rivières en lacs et empêche les poissons de se promener. Il m'a raconté que son père n'avait pas eu le choix ; qu'à cause de la guerre, on l'avait obligé à venir travailler ici.

À cet instant, je ne savais pas si je devais remercier pépé Léon ou lui en vouloir, mais la guerre, moi, je l'avais presque oubliée.

J'aurais voulu asseoir un moment le grand chef de la guerre sur ma balançoire. Peut-être que ça l'aurait reposé un peu. Peut-être qu'après cela, il n'aurait plus forcé les papas à s'habiller en vert et à partir faire la guerre alors qu'ils préfèrent manger des tartines de confiture, aller à la pêche, boire du vin et embrasser les mamans quand les enfants ont le dos tourné.

Mais le grand chef de la guerre n'appréciait sûrement pas les balançoires. D'ailleurs je me suis longtemps demandé ce qu'il pouvait bien aimer. Peut-être détestait-il le parfum des fleurs ? Préférerait-il regarder les papillons ou les écrabouiller ? Est-ce que sa couleur préférée était le noir ? Est-ce qu'au cinéma il était pour les méchants ? Autant de questions auxquelles je n'aurai jamais de réponses.







Avec Gaspard, nous nous retrouvions chaque jour pour escalader les bottes de foin, regarder les étoiles, chercher des animaux dans les nuages, ou chanter sur ses airs de guitare. Il avait une jolie voix mon Gaspard.

Puis, un matin, je lui ai présenté mon pépé Léon. Mais lorsque Gaspard lui a confié que ses parents travaillaient sur le barrage, pépé l'a mis dehors avec son lance-patates. C'était une machine qu'il avait fabriquée pour chasser les cueilleurs de coquelicots, parce que « bon sang de bonsoir, on n'a pas besoin d'arracher des fleurs pour se dire qu'on s'aime ! ».

Quoi qu'il en soit, j'ai eu beau lui expliquer que ses parents avaient été obligés par le chef de la guerre, il ne voulait rien entendre. Gaspard et moi ne pouvions plus nous voir...





Dans mon histoire, je me souviens qu'il y avait aussi ce bateau, que Léon construisait depuis quelque temps.

« Un bateau pour aller où ? lui avais-je demandé.

– Oh, pas très loin ! Juste là, au-dessus de la maison !

– Un bateau volant ? Chouette ! Et tu en seras le capitaine ?

– Diable ! Non ! Je suis bien trop vieux pour braver la houle, et il n'est pas encore construit le rafiote qui m'emmènera loin d'ici ! Ce bateau n'aura pas de capitaine, ma petite. »

Il saisit alors un pot de peinture et inscrivit à l'avant de l'embarcation « L'Arche de Louise et Léon ». Louise, c'est moi ; j'aurais peut-être dû commencer mon histoire par là...

Puis, une à une, il se mit à empiler toutes ses cabanes à oiseaux sur le pont.

« Tu penses vraiment qu'ils arriveront à le faire voler ? » lui ai-je demandé.

Léon ne répondit pas. Il se contenta de sourire. D'un sourire qui valait mille mots.

« Moussaillon, j'ai une mission pour vous ! » s'exclama-t-il soudain.



Il disparut un instant et revint avec un drôle d'objet entre les mains. C'était un appareil photo ; ou plutôt « une boîte à souvenirs », comme il l'appelait.

« Il reste quatorze souvenirs à capturer, choisis-les bien » me dit-il en glissant l'appareil autour de mon cou.

L'ennui, c'est que chez pépé Léon, hormis des campagnols, des fourmis et des papillons, il n'y avait rien à prendre en photo.

« Et alors ?... Ce sont de belles choses, me reprit-il. Et peut-être bien qu'un jour, on aura besoin de s'en souvenir... »

Alors je suis partie à l'assaut des belles choses. Des choses qui poussent, des choses qui se cachent, de celles qui dorment, qui mangent ou qui volent ; des choses qui font tout pour ne pas déranger et qui n'ont jamais entendu parler de la guerre.

Il avait raison, Léon ; c'était beau.





Comme pépé Léon avait une ruche mais qu'un jour, il avait arrêté d'aimer le miel, il allait une fois par mois au village pour échanger ses bocaux chez le marchand de pain et le vendeur d'olives dénoyautées.

C'était le dernier jour du mois d'août. Il était parti à bicyclette, avec ses pots de miel sur le porte-bagages. Mais au lieu de rapporter du pain et des olives, et puisque sous sa carapace il y avait un cœur grand comme le ciel, il m'a ramené mon Gaspard. Il me l'a ramené pour qu'il puisse me dire au revoir.

Le barrage était terminé.

Alors moi, comme je n'avais pas de meilleure idée, j'ai arraché une poignée de coquelicots et je la lui ai donnée. Pépé Léon n'a rien dit.







Cet après-midi-là, Léon a terminé la construction de son bateau. Puis il est allé chercher les deux chaises sur lesquelles on s'asseyait à table et les a posées dans le champ. Il m'a demandé de m'asseoir à côté de lui, et de respirer, d'écouter, de regarder une dernière fois.

« Demain, ma petite, tout ce que tu vois sera sous l'eau. »

Voilà, j'avais compris. J'avais compris le mal que ce barrage avait fait au cœur de mon pépé. J'avais compris que sa guerre à lui, elle était là, et qu'il ne l'avait pas gagnée.

« Ce n'est pas sa faute, lui ai-je répondu.

– Ce n'est la faute de personne... »

Il sortit son appeau et demanda aux oiseaux de veiller sur moi. Puis le soleil fit scintiller les feuilles du vieux frêne, un papillon se posa sur un pissenlit, et pépé Léon arrêta de regarder.







L'Arche de Louse et Léon

Je ne sais plus quand cette histoire a vraiment commencé, mais c'est ainsi qu'elle se termine. Mon histoire et celle du grand chêne, des coquelicots et de la balançoire.

L'histoire des belles choses.

Je suis devenue photographe, exposant mes photos jusque dans des pays où même les enfants parlaient une langue que je ne comprenais pas. Puis, un jour, face à la vitrine d'une petite galerie parisienne, juste au bout de la rue Lepic, devant la photo jaunie d'une chaise suspendue à un arbre, il y avait un grand monsieur. Il m'a dit bonjour avec son accent du Sud, et nous ne nous sommes plus jamais quittés.

Aujourd'hui, quand je m'assieds ici, sur ce banc au bord de l'eau, je sens l'odeur de l'herbe coupée et du linge qui sèche au fond du jardin. J'entends encore le bourdonnement des abeilles, le chant des mésanges et l'accordéon de mon pépé Léon. Et comme il y a une chose que je ne lui ai jamais dite, que je ne sais pas parler dans l'eau et que je n'ai pas trouvé de meilleure idée, je lui apporte toujours un petit bouquet de fleurs.



